Document generated on 07/15/2025 5:35 p.m.

Nouvelle Revue Synergies Canada

Perspectives intergénérationnelles de l'emprunt à l'anglais chez les francophones du Nord-Est ontarien

Julie Boissonneault

Number 17, 2023

Perspectives sociolinguistiques variationnistes du français en situation de contact des langues

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1107301ar
DOI: https://doi.org/10.21083/nrsc.v2023i17.7203

See table of contents

Publisher(s)

University of Guelph, School of Languages and Literatures

ISSN

2292-2261 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Boissonneault, J. (2023). Perspectives intergénérationnelles de l'emprunt à l'anglais chez les francophones du Nord-Est ontarien. *Nouvelle Revue Synergies Canada*, (17), 1–25. https://doi.org/10.21083/nrsc.v2023i17.7203

Article abstract

In a paper published in 2013, Alain Tomas studied how French speakers from Northeastern Ontario perceived the use of loanwords from English. His results revealed intergenerational differences, thus corroborating the trends observed in other studies of Francophones in Ontario. However, the shift towards English is not regular and seems more intense among speakers born between 1940 and 1960. In his conclusion, Thomas expressed the wish that his investigation be reproduced on a larger scale and that the effect of the concentration of Francophones in the communities be verified. This paper follows both of these wishes through the analysis of a corpus of 120 French-speakers, born between the 19th and 21st century, living in Northeastern communities. The analysis subscribes to a dynamic synchrony approach. Its aim is threefold. First, it will analyze lexical items borrowed from English over generations and then compare the use of these loanwords with those of their French equivalencies. Given that the concentration of Francophones varies among the communities under study, this variable too will be verified.

© Julie Boissonneault, 2023

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Perspectives intergénérationnelles de l'emprunt à l'anglais chez les francophones du Nord-Est ontarien

Julie Boissonneault
Centre de recherche sur les francophonies canadiennes (CRCCF), Université d'Ottawa
Professeure émérite, Université Laurentienne
Canada

1. Introduction

Ce texte est un hommage au linguiste Alain Thomas, qui, par les travaux qu'il a menés, a contribué à une plus grande connaissance du français parlé en Ontario et à une meilleure appréciation de son évolution et de son dynamisme. Bien que la grande majorité de ses travaux ait porté sur la sociophonétique et sur le français langue seconde (Thomas, 1996 ; 2004), il s'est aussi intéressé à l'influence de l'anglais sur les choix lexicaux de locuteurs francophones du Nord-Est ontarien, plus particulièrement à la représentation qu'ils s'en faisaient et à l'évolution de l'usage de leurs emprunts en synchronie dynamique. Dans un texte intitulé « L'anglicisation du vocabulaire dans le Nord-Est ontarien francophone » qu'il signait en 2013, Thomas soulignait la rareté des travaux à caractère diachronique sur l'emprunt lexical à l'anglais qui permettraient de comprendre le comportement linguistique de façon intergénérationnelle, et ce, bien que de nombreuses recherches aient, au fil des ans, traité de l'affaiblissement démographique des francophones et de son effet sur le maintien et sur l'usage de la langue. L'obstacle majeur pour mener des analyses linguistiques intergénérationnelles pouvait être attribué, comme il le soulevait, à l'obtention d'un corpus suffisamment grand qui fait état de l'usage courant de lexèmes – ici des emprunts lexicaux à l'anglais – pour permettre l'étude de leur variation dans le temps. Ne disposant pas d'un tel corpus, Thomas avait alors choisi d'enquêter sur la perception que se faisaient les locuteurs de l'emploi d'emprunts à l'anglais, question de mieux cerner les lexèmes les plus courants et leur trajectoire entre les générations.

L'analyse ici proposée donne suite, en quelque sorte, à cette étude. À l'instar de Thomas, elle s'inscrit en synchronie dynamique et porte, elle aussi, sur l'usage de lexèmes et de locutions empruntés à l'anglais. Elle en diffère cependant en ce qu'elle ne procède pas à l'analyse de la perception à l'égard des emprunts, mais à leur probabilité d'usage dans une région analogue à celle où Thomas avait enquêté[1].

Après une brève mise à jour des écrits, nous proposons trois analyses. D'abord l'analyse intergénérationnelle d'emprunts à l'anglais auprès d'un corpus d'informateurs dont les années de naissance couvrent plus d'un siècle, puis l'analyse du poids relatif de ces emprunts face à leurs variantes de langue française, et la vérification de ces usages en fonction du taux de concentration des francophones dans les communautés où résident les informateurs, selon qu'elles sont franco-minoritaires ou franco-majoritaires. Ces trois regards visent à donner un portrait plus complet du processus d'emprunt à l'anglais chez les francophones du Nord-Est ontarien, comme l'avait exprimé Thomas dans la relance de son texte.

Notre objectif est de savoir si les emprunts lexicaux et locutionnels du français à l'anglais, qui sont la manifestation d'un milieu caractérisé par le contact entre les langues à l'étude, sont à caractère progressif ou régressif (Boissonneault, 2023). C'est à cette question que nous tenterons de répondre, tout comme l'a fait Thomas en 2013.

2. Emprunt et changement linguistique

2.1. Recherches sur les emprunts à l'anglais

Dans son cadre conceptuel, Thomas (2013) avance que le français parlé en Ontario est « caractérisé par la préservation de structures dialectales remontant à des états antérieurs du français chez les franco-dominants, mais aussi [par] une certaine perte de ces structures, renforcée par l'école » (p. 142). Ses résultats laissent

néanmoins entrevoir une anglicisation dans les usages à l'échelle provinciale, en raison de la prédominance d'emprunts non motivés et de l'acceptation de ces emprunts par les francophones.

Il rejoint ainsi Natalie Melanson (1996), dont l'enquête, qui s'inscrit davantage en sociolinguistique fonctionnelle qu'en sociolinguistique variationniste, laisse entrevoir une anglicisation croissante et imminente du parler chez les francophones ontariens. Dans une étude menée à Sudbury et faite à partir d'enregistrements informels recueillis lors de fêtes et de réunions de famille, Melanson souligne que les locuteurs tendent à produire plus d'emprunts, à savoir des unités lexicales fréquentes (des lexèmes simples ou des formes syntagmatiques), souvent naturalisées dans la langue hôte, que d'alternances lexicales, qui, elles, réfèrent à des usages non encore adaptés.

> Les Franco-Ontariens font […] usage de mots anglais en en conservant la phonologie originale. […] [C]es unités lexicales [doivent]-elles être identifiées comme des alternances lexicales, vu leur non-attestation dans les sources et leur non-adaptation phonologique, ou [doivent]-elles être traitées au même titre que les emprunts intégrés, vu le taux relativement élevé d'emprunts momentanés? (Melanson, 1996, p. 115)

La distinction entre emprunt et alternance lexicale sera également traitée par Shana Poplack (Poplack et al., 1988). Dans ses travaux, elle fera état de la faible présence d'emprunts à l'anglais et de leur usage irrégulier chez les locuteurs francophones de l'Est ontarien (région d'Ottawa-Hull). Elle s'intéressera aussi à la façon dont les locuteurs bilingues font appel à leurs répertoires linguistiques et révèlera la prédominance et l'universalité des lexèmes simples (*loanwords*) qui s'intègrent et se naturalisent dans une langue hôte, conformément à ce qui se produit dans d'autres communautés linguistiques (Poplack et Sankoff, 1984 ; Poplack et Dion, 2012).

Les enquêtes de Raymond Mougeon et de ses collaborateurs (Mougeon, 2000 ; Mougeon et Beniak, 1991 ; Mougeon, Nadasdi et Rehner, 2009b), menées essentiellement dans le Sud-Ouest et l'Est ontariens, inviteront à la prudence en évitant un pronostic d'assimilation incontournable. Les chercheurs jettent plutôt les balises multifactorielles nécessaires pour bien comprendre la complexité des situations de contacts des langues – ici entre l'anglais et le français en Ontario – en établissant une corrélation entre la concentration des francophones dans une communauté donnée et le taux d'anglicismes dans leur parler. Les chercheurs traitent ainsi, entre autres, des discontinuités variationnelles intercommunautaires (selon que les communautés sont franco-majoritaires ou franco-minoritaires), mais également des discontinuités au sein même de ces communautés (intracommunautaires), selon que les locuteurs du français communiquent le plus souvent en français (locuteurs non restreints), qu'ils le font aussi souvent en anglais qu'en français (locuteurs semi-restreints) ou qu'ils communiquent le plus souvent en anglais (locuteurs retreints) (Mougeon et Nadasdi, 1996). La restriction dans l'usage de la langue première réduirait également la variation et donnerait préséance aux formes standard plutôt qu'aux formes vernaculaires (Mougeon, Nadasdi et Rehner, 2009a). Les travaux de Françoise Mougeon (1995) sur la francophonie ontarienne et l'étude de Dan Golembeski (1999) sur la francophonie de Hearst (Nord-Est ontarien) sont conformes aux constats de ces enquêtes.

2.2. Changement linguistique et synchronie dynamique

Les travaux subséquents menés en Ontario ou dans la francophonie nord-américaine sur l'apport de l'anglais aux changements linguistiques qui s'opèrent ou semblent s'opérer en français (Boissonneault, 2016 ; Walker, 2005 ; Martineau et Séguin, 2016 ; Papen et Hallion, 2014 ; Péronnet, 1989 ; Perrot, 2018) feront valoir l'importance d'études qui tiennent compte de l'évolution de la langue.

En s'inscrivant en synchronie dynamique, Thomas s'ouvrait à une réflexion plus approfondie d'un phénomène complexe et universel. Il s'intéresse alors, non à une simple description linguistique des conséquences du contact des langues, mais aux effets et aux sens que les locuteurs attribuent à ce contact (Léglise et Alby, 2013). Le chercheur souscrit ainsi à l'approche préconisée par André Martinet (1990) selon laquelle tout changement linguistique est d'abord et avant tout un processus, c'est-à-dire que le processus est en cours et non complété avant de se transformer ou non en un fait diachronique, d'où l'idée de synchronicité et de dynamisme. Or, peu

d'études se sont en fait intéressées aux processus (socio)linguistiques – tels la variation et le changement linguistique – en contexte plurilingue, comme le soulignent Léglise et Chamoreau (2013) : « most studies of language contact settings include evidence of linguistic change and sometimes also evidence of synchronic variation; but the exact role and interplay of the notions of "variation," "change," and "contact" have not yet been fully explored » (p. 2).

C'est dans cette perspective d'évolution des usages que nous inscrivons les analyses qui suivent.

3. Méthodologie

3.1. Lieu d'enquête

Thomas a mené son enquête à Temiskaming Shores, une agglomération qui regroupe les anciennes villes de Haileybury et de New Liskeard ainsi que le comté de Dymond, tous trois situés sur l'un des tronçons de la Transcanadienne (route 11) dans le Nord-Est ontarien. Notre corpus est constitué d'informateurs habitant la région du Grand Sudbury, la région du Nipissing, et les villes de Hearst et de Timmins, toutes situées, elles aussi, dans le Nord-Est ontarien. La région du Grand Sudbury est à quelque 200 km au sud-ouest de Temikaming Shores, mais sur l'autre tronçon de la Transcanadienne (route 17). Elle comprend l'ancienne ville de Sudbury ainsi que plusieurs petites localités environnantes, dont Warren, Saint-Charles, Noëlville, Blezard Valley, Hanmer, Chelmsford et Azilda. La ville de Hearst, sise sur la route 11, est à 432 km au nord de Temiskaming Shores, tandis que la ville de Timmins se trouve à 217 km au nord-ouest du lieu d'enquête original, sur la route 144. Quant à la région du Nipissing – qui comprend essentiellement les communautés de North Bay, Sturgeon Falls et Verner – elle se situe à moins de 200 km au sud de Temiskaming Shores, au confluent des routes 11 et 17.

3.2. Corpus utilisés

Notre analyse repose sur deux corpus oraux constitués de 120 entretiens et représentant 165 heures d'entrevues. Il s'agit de données recueillies par entretien semi-dirigé lors de quatre enquêtes : la première, sur le développement du Nord-Est ontarien, a été menée en 1979 par l'historien Gaétan Gervais et ses collaborateurs[2] ; la deuxième, menée par Rachid Bagaoui, Donald Dennie et Simon Laflamme de 2014 à 2015, portait sur les histoires de vie des travailleurs de l'industrie minière de la région du Grand Sudbury ; la troisième, qui s'intéressait à la représentation du tatouage auprès d'informateurs du Nord-Est ontarien, a été menée par Mélanie Girard et Simon Laflamme en 2019 ; la dernière, que nous avons menée avec Anne Watelet en 2020, cherchait à cerner les représentations des francophones habitant le quartier du Moulin-à-fleur à Sudbury. Le premier corpus (81 entretiens) se compose des données recueillies en 1979 et le second (39 entretiens) des données recueillies entre 2014 et 2020. Le tout est composé de 59 hommes et de 61 femmes, nés entre 1880 et 2000[3]. Puisque nous avons fait appel à des données secondaires, il nous est difficile d'établir incontestablement la dominance linguistique des informateurs et leur degré de bilinguisme, la cueillette des données ne tenant pas compte de ces variables. L'aisance avec laquelle ils s'expriment en français porte cependant à croire qu'ils sont franco-dominants. Les plus jeunes sont également plus compétents dans leur langue seconde (l'anglais) que ne le sont les plus âgés, en raison des postes qu'ils occupent et d'un niveau d'instruction plus élevé.

3.3. Lexèmes et locutions soumis à l'analyse

Thomas avait dressé une liste de 197 emprunts relevés dans le roman de Joëlle Roy, *Xman est back en Huronie* (2011). À l'instar de Thomas, nous nous sommes arrêtés aux lexèmes empruntés à l'anglais, c'est-à-dire les mots (simples ou composés) et quelques locutions dont la forme ou le sens sont anglais. Les emprunts retenus devaient être utilisés dans des énoncés français, tels que « c'est moi qui est le *boss* icitte » et « je m'ai fait mal à un genou | *actually* | j'ai les deux genoux finis », excluant les énoncés exprimés entièrement en anglais dans les instances d'alternance codique intra- et interphrastique.

Pour dresser la liste, nous avons procédé en deux étapes. Nous avons d'abord relevé tous les emprunts à l'anglais dans les entretiens en notant leur fréquence d'usage. Ce premier balayage comprenait 391 emprunts lemmatisés (comprenant les dérivés), représentant 58 % des mots retenus par Thomas. Afin qu'il y ait suffisamment d'occurrences d'un même lexème ou d'une même locution émises par le plus grand nombre d'informateurs possible, attestant ainsi d'un usage courant, nous avons, dans un deuxième temps, éliminé tous les mots pour lesquels il n'y avait pas au moins une vingtaine d'occurrences. À la suite de ce second balayage, nous avons retenu 59 mots ou locutions, dont la répartition est comparable à celle de Thomas : 7 adjectifs (11,9 %), 5 adverbes (8,5 %), 2 conjonctions (3,4 %), 30 substantifs (50,8 %), 12 verbes (20,3 %) et 3 locutions et interjections (5,1 %)[4] (Annexe 1). La moitié des emprunts de cette liste (49,2 %) sont identiques à ceux relevés par Thomas.

3.4. Analyses effectuées

Pour l'analyse, nous avons fait appel au programme IRaMuTeQ[5], qui permet des analyses lexicométriques et textuelles sur des corpus volumineux tout en pondérant les données. Le programme identifie les fréquences d'usage, puis donne les coefficients de spécificité[6] selon des variables indépendantes parmi lesquelles nous avons fait appel à la date de tenue des entretiens (1979 et 2014-2020, soit un intervalle de 35 à 40 ans), les années de naissance des locuteurs regroupées en six tranches (1880-1899, 1900-1920, 1921-1940, 1941-1960, 1961-1980, 1980-2000) et leur lieu principal de résidence (selon qu'ils habitent des communautés franco-majoritaires ou anglo-majoritaires).

Nous proposons ainsi trois analyses. D'abord, une analyse de l'usage intergénérationnel des emprunts ; puis, une analyse de la variation entre le lexème anglais et son homologue français ; et, finalement, une vérification des usages selon le taux de concentration de francophones dans les communautés, afin de voir l'importance que revêt cette variable dans le processus d'emprunt à l'anglais.

4. Qu'en est-il des emprunts à l'anglais dans le français parlé du Nord-Est ontarien?

4.1. Évolution intergénérationnelle des emprunts

Une première comparaison entre les deux corpus permet de déceler les emprunts dont le coefficient de spécificité indique qu'ils étaient davantage d'usage auprès des informateurs du corpus recueilli en 1979 et ceux qui l'étaient par les informateurs du corpus plus contemporain recueilli entre 2014 et 2020. Comme l'indique le tableau 1, les deux tiers des lexèmes et toutes les locutions (62,8 %) prédominent dans le corpus contemporain, ce qui porte à croire que ces derniers usages sont en croissance dans le parler des francophones du Nord-Est ontarien. C'est le cas tout particulièrement des emprunts *so* (infini), *like* (53,21), *boss* (52,52), *I guess* (46,78), *strike* (42,68), *anyways* (27,48) et *whatever* (22,93). Cela ne signifie pas que les informateurs du corpus de 1979 ne les connaissaient pas et ne les utilisaient pas, mais simplement que les informateurs du corpus contemporain tendent davantage à les utiliser. Les coefficients de spécificité que propose l'analyse par les années de naissance des informateurs donneront un meilleur indice de la probabilité d'usage et du parcours de ces emprunts d'une génération à l'autre.

Tableau 1
Répartition des lexèmes et des locutions selon le corpus dans lequel leur indice de probabilité est le plus élevé

Corpus de 1979		Corpus de 2014-2020	
Substantifs			
bill *	0,28		
boat *	5,25		
		boss *	52,52
		bucket	2,99
		bus *	2,99
		building *	9,87
canne *	2,18		
		chum *	4,76
cook *	5,86		
cottage	1,36		
		crique	2,38
		doctor	6,10
dompe *	0,20		
		foreman	8,88
fridge	1,09		
grocerie	4,43		
		high school *	7,93
highway	0,66		
hook *	1,70		
		lunch	2,38
		maintenance	6,75
		manager	6,46
		partner	14,51
		phone	1,51
		refinery	16,35
rubber	0,22		
		shop *	2,65
steam [stim] *	2,60		
		strike *	42,68
township	2,78		
Verbes			
		blaster	8,22
charger	2,25		
		checker *	4,56

domper	0,33		
		délivrer *	0,96
		driver *	6,10
		parker	0,72
		phoner	0,58
mouver	0,64		
runner	1,22		
shipper *	2,17		
		watcher	2,45
Adverbes et adjectifs			
		anyway *	2,90
		anyways	27,48
		alright	0,67
		down	18,81
		steady *	5,17
		bad *	2,95
cheap *	0,95		
		cool	13,08
lousse	0,23		
rough *	0,99		
		tough	3,25
smart	0,27		
smarte	0,81		
		whatever *	22,93
Locutions et conjonctions			
		I guess	46,78
		(oh) my God	2,75
		oh boy	0,78
		like *	53,27
		so	infini

* Les lexèmes marqués d'un astérisque sont attestés dans l'*Index lexicologique québécois* (2023).

a) Les substantifs

Les enquêtes préalables indiquent que le substantif est l'élément le plus sujet à l'emprunt, ce qui explique la prédominance (49,2 %) des substantifs (simples ou composés) dans la liste des emprunts à l'étude.

Certains de ces substantifs apparaissent très tôt dans le parler des informateurs comme l'illustre le tableau 2. La probabilité d'usage (marquée par un coefficient de spécificité positif) des substantifs *canne*, *township* et *dompe* est plus élevée chez ceux nés entre 1880 et 1899 qu'elle ne l'est chez ceux nés au cours du 20e siècle ; la probabilité d'usage des substantifs *boat*, *cook*, *cottage*, *fridge*, *grocerie*, *highway*, *hook* et *steam* prédomine

chez ceux nés entre 1900 et 1920. Dans tous les cas, cependant, ces indices demeurent faibles (le coefficient de spécificité le plus élevé étant de 8,12).

Tableau 2
Évolution des emprunts (substantifs) selon l'année de naissance des informateurs

	1880-1899	1900-1920	1921-1940	1941-1960	1961-1980	1981-2000
canne	**2,14**	-1,69	-1,22	-1,07	-0,19	-0,84
township	**8,12**	-3,57	-0,62	-1,25	-0,47	-0,43
dompe	**0,68**	-0,50	0,39	-0,46	0,48	-0,16
boat	0,69	**1,85**	-1,69	-1,77	-1,28	-1,17
cook	1,14	**1,32**	-1,60	-2,27	-1,21	-1,10
cottage	-0,84	**2,28**	-0,30	-0,61	-0,23	-0,21
fridge	-1,60	**1,63**	-0,41	-0,35	-0,31	-0,28
grocerie	-1,95	**7,12**	-0,51	-3,11	-0,90	-1,43
highway	-3,61	**2,90**	0,98	0,33	-0,22	-0,55
hook	-0,45	**1,71**	-0,38	-0,76	-0,29	-0,26
steam	0,66	**0,92**	-0,81	-0,93	-0,61	-0,56
bus	-3,80	0,79	**9,07**	-0,36	-0,67	-0,61
doctor	-1,36	-1,83	**4,23**	**3,49**	-0,24	-0,22
foreman	-3,80	-2,57	**39,91**	1,28	-2,62	-3,37
lunch	-2,06	-0,97	**5,33**	-0,32	0,26	-0,30
partner	-4,28	-3,78	**8,53**	**6,82**	-0,28	-0,25
phone	-2,84	0,88	**1,41**	**1,24**	-0,25	-0,23
bucket	-2,32	-0,29	**1,14**	**2,94**	-0,15	-0,14
building	-3,21	-4,07	0,90	**7,27**	**4,10**	-0,19
boss	-6,93	-17,77	**23,49**	**33,11**	-0,61	-1,57
chum	-2,57	-1,05	**1,25**	**5,08**	-0,28	1,84
crique	-0,36	-1,02	**0,59**	**4,44**	-0,87	-0,79
high school	-2,33	-3,70	**1,58**	**9,02**	-0,38	-0,35
maintenance	-3,85	-2,10	**4,14**	**6,26**	0,36	-0,23
manager	-1,79	-1,64	**2,36**	**3,64**	1,01	-0,21
rubber	-1,04	0,61	**0,76**	**0,73**	-0,25	-0,23
shop	-2,60	-0,40	**1,70**	**4,92**	-1,35	0,83
strike	-12,13	-12,16	**13,03**	**17,98**	5,80	-0,71
bill	-0,31	0,49	-0,57	**0,33**	**0,59**	-0,40
refinery	-2,84	-6,53	3,10	-0,26	**18,56**	-0,23

Plus de la moitié des substantifs de notre liste affichent une plus grande probabilité d'usage chez les informateurs nés entre 1921 et 1940 (*bus*, *doctor*, *foreman*, *lunch*, *partner*, *phone*) et chez ceux nés entre 1941 et 1960

(*bucket*, *building*, *boss*, *chum*, *crique*, *high school*, *maintenance*, *manager*, *rubber*, *shop* et *strike*). Cela rejoint les constats de Thomas, selon lequel l'anglicisation aurait été plus grande pendant les années formatrices des informateurs plus âgés qu'elle ne l'a été pour les informateurs plus jeunes. Cela pourrait expliquer pourquoi il n'y a que deux substantifs qui prédominent dans l'usage chez les informateurs nés entre 1961 et 1980 (*bill* et *refinery*) et qu'aucun ne se démarque chez ceux nés entre 1981 et 2000.

Comme l'illustrent les coefficients de spécificité, la probabilité d'usage de certains de ces lexèmes est relativement stable et la différence relativement faible. Trois emprunts cependant y font exception. Il s'agit des lexèmes *foreman* (39,91), *boss* (23,49 et 33,11) et *strike* (17,98) qui sont à leur apogée chez les informateurs nés entre 1921 et 1960. Tous trois semblent aussi connaître une régression chez les informateurs nés à partir de 1961. Il est possible que ces indices élevés puissent être attribués aux thématiques abordées durant les entrevues, les trois lexèmes relevant du monde du travail, et plusieurs des informateurs ayant travaillé dans le secteur minier. Or, le développement du Nord-Est ontarien s'est fait par l'essor de l'industrie minière et de l'industrie (agro)forestière : la thématique est caractéristique de la région à l'étude. Nous verrons toutefois à la section 4.2 si certains de ces substantifs ont cédé la place à un plus grand usage de leur variante de langue française.

b) Les verbes

Les coefficients de spécificité des verbes, qui représentent le quart des lexèmes de notre liste, révèlent que la majorité d'entre eux ont une plus grande probabilité d'usage chez les informateurs plus âgés nés entre 1900 et 1940 (tableau 3). Tous accusent une légère diminution dans l'usage au fil des générations, bien que, dans l'ensemble, les distinctions d'une génération à l'autre soient assez faibles, exception faite du verbe *driver*.

Tableau 3
Évolution des emprunts (verbes) selon l'année de naissance des informateurs

	1880-1899	**1900-1920**	**1921-1940**	**1941-1960**	**1961-1980**	**1981-2000**
blaster	-2,14	-2,46	**3,25**	**5,42**	-0,14	-0,13
charger	0,69	**1,25**	**1,48**	-2,07	-2,96	-2,69
checker	-2,52	-0,58	**4,37**	**2,03**	-0,23	-0,21
domper	-0,76	**1,11**	**1,23**	-0,79	-0,30	-0,27
délivrer	-0,64	**0,37**	**6,59**	-1,02	-1,13	-1,03
driver	-3,74	-0,46	**12,21**	-0,24	-0,24	-0,22
parker	-0,27	-0,38	**1,79**	-0,15	-0,18	-0,17
phoner	**0,39**	**0,25**	**2,06**	-0,29	-0,28	-0,25
mouver	**0,63**	**0,33**	-0,18	-0,20	-0,68	-0,62
runner	**0,45**	**1,28**	**0,27**	-0,29	-1,28	-1,17
shipper	-0,30	**0,38**	**0,40**	-0,62	-0,67	-0,61
watcher	-1,89	-1,37	**4,07**	**1,39**	-0,91	-0,83

c) Les adverbes, les adjectifs et les conjonctions

Dans l'ensemble, comme l'illustre le tableau 4, l'usage de la majorité des adverbes et des adjectifs de notre liste est plus probable chez les informateurs nés après 1940 ou avant. Deux des lexèmes sont naturalisés : *lousse* et *smarte* (prononcé [smaRt]) ; les coefficients de spécificité de cette variante de *smart* indiquent toutefois qu'elle tend à être supplantée chez les informateurs nés entre 1900 et 1940 par l'emprunt intégral (prononcé [smɑɹt]).

Par la suite, c'est-à-dire chez les informateurs nés après 1940, la différence entre l'usage des deux variantes (l'emprunt intégral et l'emprunt naturalisé) semble minime.

L'usage de l'adverbe *alright* est de facture plus récente et son utilisation a crû au cours des deux dernières générations. *Whatever*, utilisé essentiellement comme marqueur discursif, atteint son point culminant auprès des informateurs de la dernière génération (1981-2000), ceux qui auraient, en 2020, entre 20 et 39 ans.

La variante vernaculaire *anyways*, qui se glisse dans le parler des informateurs nés à partir des années 1921, tend à se substituer à la forme normée *anyway*. S'amorce ainsi un glissement entre la forme singulière et la forme plurielle que des chercheurs ont relevé sans toutefois pouvoir expliquer le phénomène (Boissonneault, 2023 ; Jackman, 2016 ; Petras, 2016).

Tableau 4
Évolution des emprunts (adverbes et adjectifs) selon l'année de naissance des informateurs

	1880-1899	**1900-1920**	**1921-1940**	**1941-1960**	**1961-1980**	**1981-2000**
alright	-1,36	0,92	-0,61	-1,22	**1,06**	**2,59**
anyway	-5,14	1,21	-0,31	**3,67**	-0,41	0,93
anyways	-7,01	-8,08	0,40	**6,80**	**20,80**	0,21
down	-4,46	-6,02	**8,37**	**7,67**	-0,29	0,92
steady	-3,15	-0,98	1,87	**6,11**	-0,25	-0,60
whatever	-4,05	-9,09	0,57	3,98	1,38	**16,35**
bad	-2,35	0,25	0,25	**1,69**	0,89	0,95
cheap	-0,33	**1,08**	-0,21	-0,43	-0,16	-0,15
cool	-3,21	-4,07	-0,27	-0,55	**11,25**	**6,95**
lousse	-0,27	**0,41**	**0,37**	-0,15	-0,18	-0,17
rough	**0,84**	-0,38	0,56	-0,53	-0,61	-0,56
tough	0,24	-2,03	-0,45	**3,93**	-0,35	1,47
smart	-2,35	**2,54**	**1,32**	-0,73	-0,28	-0,25
smarte	**0,42**	**0,43**	-0,18	-0,36	-0,14	-0,13

Il en va tout autrement de l'usage des conjonctions – souvent utilisées comme marqueurs discursifs – qui affichent les indices de probabilité les plus élevés du corpus et qui sont nettement en croissance (tableau 5). C'est le cas, en particulier du marqueur *so*, dont la fréquence est de plus en plus répandue, comme le notait Thomas en 2013. Plusieurs chercheurs de la francophonie canadienne se sont intéressés aux marqueurs *so* et *like* (Bigot, 2016 ; Boissonneault, 2023 ; Blondeau, Mougeon et Tremblay, 2019 ; Martineau et Moreno, 2018 ; Mougeon, Nadasdi et Rehner, 2009b ; Petras, 2016). Nous y reviendrons à la section 4.2.

Tableau 5
Évolution des emprunts (conjonctions) selon l'année de naissance des informateurs

	1880-1899	1900-1920	1921-1940	1941-1960	1961-1980	1981-2000
like	-11,04	-19,09	**2,88**	**4,88**	**8,16**	**26,61**
so	-114,25	-192,67	**133,78**	**147,63**	**71,67**	**38,78**

d) Les locutions

À l'instar du parcours des conjonctions, les trois locutions en usage chez les informateurs le sont depuis plus/près d'un siècle (tableau 6). Seule l'expression *(oh) my God* a un homologue français clairement identifiable et dont on peut retracer l'usage (*(ah) mon Dieu*, ou l'euphémisme *(ah) mon doux*). Comme on le verra en 4.2, cette locution anglaise, ainsi que *I guess* tendent à se substituer aux variantes de langue française.

Tableau 6
Évolution des emprunts (locutions) selon l'année de naissance des informateurs

	1880-1899	1900-1920	1921-1940	1941-1960	1961-1980	1981-2000
I guess	-9,89	-15,70	**4,95**	**12,76**	**2,84**	**14,10**
(oh) my God	-0,60	-1,02	-0,21	**1,19**	**1,29**	**1,37**
oh boy	-1,78	**0,78**	**0,53**	**0,84**	-0,12	-0,11

4.2. Évolution parallèle des variantes de langue française

L'analyse précédente permet de voir que le parcours des emprunts n'est pas toujours linéaire : un usage peut croître avec le temps, tout comme il peut régresser, selon les facteurs qui restreignent l'usage du français ou, à l'inverse, qui le promeuvent, notamment le niveau d'instruction des locuteurs, la dominance linguistique des locuteurs et du milieu de résidence, mais aussi les sujets de conversation, ce que Grosjean (2015) qualifie de principe de complémentarité pour signifier qu'une langue – en l'occurrence ici, le lexique d'une langue –, peut dominer dans des domaines précis ou des activités sociales particulières.

Il est aussi difficile de bien comprendre l'évolution intergénérationnelle des emprunts à l'anglais sans tenir compte, en parallèle, de l'usage que font les informateurs des variantes françaises de ces mêmes emprunts. C'est ce que propose cette deuxième analyse.

Les lexèmes et les locutions à l'étude ne se prêtent cependant pas tous à cet exercice, puisque, dans certains cas, les équivalents français sont trop nombreux et différents (comme ce l'est pour le lexème *bad*, qui peut signifier, entre autres choses, « dommage », « méchant » ou « mauvais » et le verbe polysémique *runner*), voire absents du corpus ou en nombre insuffisant (c'est le cas, entre autres, du verbe *blaster* dans le sens de « faire sauter » ou de « dynamiter » et du substantif *canne* dans le sens de « boîte de conserve »). Dans d'autres cas, il nous a été impossible d'établir un équivalent français sans avoir recours à une périphrase (comme « amener au dépotoir » pour rendre le verbe *domper*). Malgré ces limites, il a été possible de comparer l'usage de l'emprunt à celui de son équivalent français pour 37 des lexèmes et des locutions, soit les deux tiers d'entre eux. Trois scénarios se dessinent de cette comparaison, à savoir 1) un usage concurrent et similaire des variantes anglaise et française, 2) une régression de la variante française face à l'emprunt ou, à l'inverse, 3) une croissance de la variante française face à l'emprunt.

a) Usage concurrent et similaire des variantes dans les deux langues

Le seul adjectif à afficher des variantes concurrentes tant en français qu'en anglais est *cheap*. Comme l'illustre le Tableau 7, le coefficient de spécificité (2,24) indique que l'expression de langue française *pas cher* prédomine chez les informateurs nés entre 1800 et 1899. Ce sont chez les informateurs de la génération suivante que s'impose l'emprunt *cheap*. Mais, par la suite, la probabilité d'usage de l'une et de l'autre des variantes seront relativement similaires et l'écart entre les deux sera faible dans la génération des informateurs nés entre 1921 et 1940 et ceux nés entre 1981 et 2000.

Il en va de même pour plus de la moitié des substantifs. Les lexèmes français *billet* (en parlant d'un billet de banque), *bateau* et *vapeur* sont d'usage courant chez les informateurs nés entre 1880 et 1899, mais les emprunts *bill*, *boat* et *steam* vont venir les concurrencer, à la génération suivante sans toutefois les supplanter au fil du temps. La situation est similaire pour l'usage du substantif *comté*, qui, bien que connu et utilisé, cède la place à l'emprunt *township* chez ceux nés entre 1880 et 1899. Vivant dans une province unilingue anglaise, il n'est guère surprenant que les informateurs fassent appel au lexème usuel de langue anglaise, qui s'estompera néanmoins au fil des générations : les indices d'usage des deux variantes seront alors similaires dans les deux dernières générations.

Les probabilités d'usage des emprunts *cottage*, *fridge* et *hook* sont à leur point culminant (coefficient de spécificité positif de 2,28, de 1,63 et de 1,71 respectivement) chez les informateurs nés entre 1900 et 1920, comme on l'a vu dans la section précédente, mais ils ne se substituent jamais à leurs variantes françaises – *chalet*, *frigidaire*[7] et *crochet*, la probabilité entre l'usage de l'une ou l'autre de ces formes se stabilisant au fil des générations et étant sensiblement la même chez les informateurs de la dernière génération.

De même, les variantes françaises *chaudière* et *seau*[8] prédominent dans le discours des informateurs nés entre 1880 et 1920, alors que l'emprunt *bucket* prédominera chez ceux nés de 1921 à 1960, mais les coefficients de spécificité indiquent que, au cours des deux dernières générations, la différence d'usage entre les deux variantes françaises est faible.

Tableau 7
Comparaison entre les emprunts à l'anglais et leurs variantes de langue française selon l'année de naissance des informateurs

	1880-1899	**1900-1920**	**1921-1940**	**1941-1960**	**1961-1980**	**1981-2000**
cheap	-0,33	**1,08**	-0,21	-0,43	-0,16	-0,15
pas cher	**2,24**	-0,32	-0,44	-1,89	-0,72	-0,65
bill	-0,31	0,49	-0,57	0,33	**0,59**	-0,40
billet	**0,66**	0,38	-0,27	-0,54	-0,21	-0,19
boat	0,69	**1,85**	-1,69	-1,77	-1,28	-1,17
bateau	**4,96**	-1,47	-0,74	-0,86	-1,03	-0,93
boss	-6,93	-17,77	**23,49**	**33,11**	-0,61	-1,57
patron	-0,89	-1,30	-0,40	**0,70**	**0,71**	-0,23
bucket	-2,32	-0,29	**1,14**	**2,94**	-0,15	-0,14
chaudière	**0,64**	**1,18**	-0,35	-1,71	-0,97	-0,88
seau	**0,52**	**0,33**	-1,02	-2,04	-0,77	-0,70
bus	-3,80	0,79	**9,07**	-0,36	-0,67	-0,61
autobus	-2,65	**1,14**	**0,34**	**2,58**	-0,51	-0,47

cottage	-0,84	**2,28**	-0,30	-0,61	-0,23	-0,21
chalet	-4,46	-4,93	-0,38	**20,56**	0,86	-0,26
crique	-0,36	-1,02	0,59	**4,44**	-0,87	-0,79
ruisseau	-0,60	0,40	-0,37	**1,69**	-0,28	-0,25
fridge	-1,60	**1,63**	-0,41	-0,35	-0,31	-0,28
frigidaire	-0,25	**0,76**	-0,15	-0,30	-0,11	-0,10
hook	-0,45	**1,71**	-0,38	-0,76	-0,29	-0,26
crochet	-0,33	**1,38**	-0,35	-0,70	-0,27	-0,24
manager	-1,79	-1,64	**2,36**	**3,64**	1,01	-0,21
gérant	-0,48	0,33	-0,53	**2,09**	-0,40	-0,37
phone	-2,84	0,88	**1,41**	**1,24**	-0,25	-0,23
téléphone	-0,53	**1,16**	0,30	0,36	-0,89	-0,78
refinery	-2,84	-6,53	3,10	-0,26	**18,56**	-0,23
raffinerie	-4,10	-6,83	-0,35	-0,70	**36,37**	-0,24
steam	0,66	**0,92**	-0,81	-0,93	-0,61	-0,56
vapeur	**5,29**	-2,88	-0,26	-0,52	-0,20	-0,18
strike	-12,13	-12,16	**13,03**	**17,98**	5,80	-0,71
grève	-14,98	-15,30	6,75	**42,69**	2,18	-0,88
township	**8,12**	-3,57	-0,62	-1,25	-0,47	-0,43
comté	**4,16**	-1,97	-0,29	-0,58	-0,22	-0,20
high school	-2,33	-3,70	**1,58**	**9,02**	-0,38	-0,35
école secondaire	-1,59	0,42	0,41	0,20	**2,28**	-0,15
délivrer	-0,64	0,37	**6,59**	-1,02	-1,13	-1,03
livrer	0,27	**0,91**	-0,44	-0,39	-0,33	-0,30
driver	-3,74	-0,46	**12,21**	-0,24	-0,24	-0,22
conduire	**3,19**	-1,56	-0,47	-0,26	-0,31	-0,68
parker	-0,27	-0,38	**1,79**	-0,15	-0,18	-0,17
stationner	-0,99	**2,00**	-0,15	-0,30	-0,12	-0,11
phoner	0,39	0,25	**2,06**	-0,29	-0,28	-0,25
téléphoner	-0,39	0,29	0,28	**0,78**	0,37	-0,22

Comme il en a été question précédemment, une grande part des lexèmes anglais paraît dans le discours des informateurs nés entre 1921 et 1960. C'est le cas des substantifs *boss*, *bus*, *manager*, *phone*, *strike* et *high school*. Le lexème *boss* a un parcours intéressant : le taux de probabilité de son usage est très élevé chez les informateurs nés entre 1921 et 1960 (23,49 et 33,11), sans que son équivalent français – *patron* – ne disparaisse complètement : il deviendra même légèrement plus probable que la forme française soit utilisée par les informateurs nés entre 1981 et 2000, c'est-à-dire par ceux qui auraient entre 20 et 40 ans aujourd'hui.

Les variantes françaises *autobus* et *grève* reprennent de la vigueur et elles ne seront pas supplantées par l'emprunt. La probabilité d'usage est respectivement de -0,61 et -0,47 pour *bus/autobus* et de -0,71 et -0,88 pour *strike/grève* chez les informateurs nés entre 1981 et 2000. C'est aussi le cas du *high school* qui cède progressivement la place à l'*école secondaire* au fil des générations. Ce phénomène se comprend dès que l'on sait que les écoles secondaires publiques de langue française ont vu le jour en 1968 en Ontario et que la province a, en ce moment, un système scolaire complexe qui tient compte des divisions linguistiques (française et anglaise). C'est donc dire qu'il existe, en effet, des *high school* et des *écoles secondaires*, selon la langue d'enseignement, et que l'usage de l'une ou l'autre des formes pourrait référer à des entités distinctes, ce qui expliquerait la faible différence auprès des informateurs les plus jeunes.

Les emprunts *manager* et *phone* se maintiennent à côté des lexèmes *gérant* et *téléphone* : ici aussi la différence dans les indices d'usage est très faible chez les informateurs nés entre 1981 et 2000.

Les deux derniers substantifs qui affichent des probabilités d'usage similaires chez les plus jeunes informateurs sont *crique* et *refinery*. L'emprunt naturalisé *crique* est présent dans le discours des informateurs nés à partir de 1921. Comme on le voit, il se maintient en parallèle avec son homologue français *ruisseau*. La forme anglaise *creek* ne paraît dans le discours des informateurs que lorsqu'ils réfèrent à un nom propre : le ruisseau Junction, qui traverse l'ancienne ville de Sudbury. Les informateurs y réfèrent alors par son appellation *Junction Creek*. Quant à l'emprunt *refinery*, il est à son point culminant (18,56) chez les informateurs nés entre 1961 et 1980, mais la variante française *raffinerie* l'est deux fois plus (36,37). La probabilité d'usage de l'un ou l'autre de ces lexèmes est similaire auprès des informateurs de la génération suivante, soit chez les plus jeunes.

Nous notons des usages concurrents pour le tiers des verbes. Les coefficients de spécificité pour l'emprunt sémantique *délivrer* (dans le sens de livrer quelque chose) et les verbes hybrides *driver* (pour *conduire*[9]), *parker* (pour *stationner*) et *phoner* (pour *téléphoner*), illustrent que les deux formes (française et anglaise) se maintiennent relativement de façon concurrente dans le parler des informateurs, surtout chez ceux nés à partir de 1941.

b) Régression de la variante française au profit de l'anglais

Les coefficients de spécificité laissent cependant entrevoir que certains emprunts prennent progressivement de plus en plus de place dans le français parlé des informateurs. C'est le cas des substantifs *building*, *lunch* et *shop*, du verbe *shipper*, de la conjonction *anyway/anyways* et de la locution *(oh) my God*.

Tableau 8
Instances de régression des variantes de langue française face aux emprunts à l'anglais, selon les générations des informateurs

	1880-1899	1900-1920	1921-1940	1941-1960	1961-1980	1981-2000
building	-3,21	-4,07	0,90	**7,27**	4,10	-0,19
bâtiment	**1,64**	0,72	-1,22	-2,44	-0,92	-0,84
bâtisse	**0,99**	0,70	0,40	-0,38	-2,98	-2,71
lunch	-2,06	-0,97	**5,33**	-0,32	0,26	-0,30
dîner	**2,64**	-0,49	-2,38	-0,42	-2,51	-2,29
shop	-2,60	-0,40	1,70	**4,92**	-1,35	0,83
boutique	**1,43**	0,32	-0,59	-1,19	-0,45	-0,41
magasin	2,43	**7,19**	-6,25	-5,54	-11,81	-12,11
shipper	-0,30	**0,38**	**0,40**	-0,62	-0,67	-0,61
envoyer	**1,26**	-0,52	-0,96	0,37	-0,35	-3,00
anyway	-5,14	**1,21**	-0,31	3,67	-0,41	0,93
anyways	-7,01	-8,08	0,40	6,80	**20,80**	0,21
en tout cas	-1,30	**5,25**	-0,77	-2,80	-1,06	-0,97
(oh) my God	-0,60	-1,02	-0,21	1,19	**1,29**	**1,37**
(ah) mon Dieu	-3,47	**3,36**	**3,81**	-0,39	-2,64	-2,40
(ah) mon doux	**1,88**	0,42	-1,14	-2,29	-0,87	-0,79

Les variantes vernaculaires *bâtiment* et *bâtisse*[10], bien que très présentes dans le discours des informateurs nés entre 1880 et 1920 (1940), semblent céder le terrain au substantif *building*, comme l'illustrent les coefficients de spécificité au tableau 8. Il en va de même pour *lunch* face à *dîner*, pour *shop*, dans le sens de *boutique* ou de *magasin* et pour le verbe *shipper* face à son homologue français *envoyer*.

C'est également le cas de la locution *(oh) my God*, qui supplante d'abord l'euphémisme *mon doux* (chez les informateurs les plus vieux), puis *(ah) mon Dieu* dans les deux générations suivantes. Cette dernière est d'ailleurs la variante qui semble la plus utilisée par les informateurs nés entre 1900 et 1940. La locution anglaise prime dans le discours des informateurs nés à partir de 1941.

Le marqueur *en tout cas*[11], bien qu'il se maintienne, cède d'abord le terrain à l'emprunt *anyway*, puis, comme nous en avons déjà fait mention, à une autre variante de langue anglaise – *anyways* – qui se substitue à celle-là. Dans une analyse sur les marqueurs discursifs chez les francophones du Nord-Est ontarien, nous avons pu établir que l'usage de *en tout cas* est à la baisse sauf chez les plus instruits (Boissonneault, 2023).

c) Croissance ou reprise de l'usage français

Il est des cas cependant où les coefficients de spécificité semblent indiquer un indice de reprise de l'usage des variantes françaises, voire une croissance de leur usage. C'est ce qu'illustre le tableau 9.

Tableau 9
Instances de croissance des variantes de langue française face aux emprunts à l'anglais selon les générations des informateurs

	1880-1899	1900-1920	1921-1940	1941-1960	1961-1980	1981-2000
smart	-2,35	2,54	1,32	-0,73	-0,28	-0,25
smarte	0,42	0,43	-0,18	-0,36	-0,14	-0,13
intelligent	0,28	-0,20	-0,12	-0,24	-0,09	0,76
chum	-2,57	-1,05	**1,25**	**5,08**	-0,28	1,84
ami	-4,56	-7,08	0,70	9,45	**5,24**	**15,19**
cook	**1,14**	**1,32**	-1,60	-2,27	-1,21	-1,10
cuisinier	-0,41	0,85	-0,23	-0,14	-0,17	-0,16
foreman	-3,80	-2,57	**39,91**	1,28	-2,62	-3,37
contremaître	2,38	-1,11	-0,18	-0,37	-0,14	-0,13
grocerie	-1,95	**7,12**	-0,51	-3,11	-0,90	-1,43
épicerie	-0,68	**1,31**	0,23	-0,76	0,31	-0,26
maintenance	-3,85	-2,10	**4,14**	**6,26**	0,36	-0,23
entretien	-3,85	-5,43	-0,60	-0,62	**12,12**	**15,46**
checker	-2,52	-0,58	**4,37**	**2,03**	-0,23	-0,21
vérifier	-1,75	1,25	-0,15	0,30	-0,11	0,67
watcher	-1,89	-1,37	**4,07**	1,39	-0,91	-0,83
regarder	-4,17	-11,13	2,49	**9,56**	**12,21**	**10,83**
like	-11,04	-19,09	2,88	4,88	8,16	**26,61**
comme	-11,06	-17,06	-1,28	1,93	**61,72**	**106,68**
genre	-2,72	-1,09	-0,69	-0,39	2,30	**9,89**
so	-114,25	-192,67	133,78	147,63	71,67	**38,78**
donc	-38,48	-60,28	-4,45	-4,34	**132,52**	**268,87**
alors	-8,22	1,05	-2,40	-0,45	**33,53**	1,27
(ça) fait que	0,31	-28,26	**20,70**	**42,11**	1,28	-4,93

L'adjectif *intelligent* demeure d'usage face à l'emprunt anglais *smart*, qui était en croissance chez les informateurs nés entre 1900 et 1940, ainsi que face à la variante naturalisée *smarte* (prononcée [smaRt]). Les substantifs *ami* et *entretien* affichent des coefficients de spécificité qui indiquent un usage nettement supérieur à leurs homologues empruntés *chum* et *maintenance* auprès des informateurs qui auraient entre 20 et 60 ans à l'heure actuelle, bien que ce parcours ne semblait pas se dessiner chez les informateurs des générations précédentes. Il en est de même pour les lexèmes français *contremaître*, *cuisinier* et *épicerie* face aux emprunts *foreman*, *cook*[12] et *grocerie*.

Les verbes *checker* et *watcher*, qui semblaient d'usage probable chez ceux nés entre 1921 et 1960, s'estompent légèrement pour le cas de *checker* face à la variante *vérifier*, et substantiellement dans le cas de *watcher* au profit du verbe *regarder*.

Les conjonctions *like* et *so* sont les exemples les plus marquants de maintien du français dans le premier cas et de renversement au profit de la variante française dans le second. D'usage relativement récent comme marqueur discursif (surtout chez les plus jeunes informateurs), *like* est en croissance, mais sa contrepartie *comme* l'est d'autant plus (coefficients de 26,61 contre 106,68 chez les informateurs nés entre 1981 et 2000). Une nouvelle variante – *genre* – se manifeste elle aussi, mais des études seront nécessaires pour voir quelle trajectoire cette variante prendra dans les années à venir.

Absent du discours des informateurs nés avant 1920, l'usage du lexème *so* a fait une montée fulgurante depuis (atteignant un coefficient de 133,78 chez ceux nés entre 1921 et 1940 et de 147,63 chez ceux nés entre 1941 et 1960), déplaçant la conjonction *alors* et sa variante plus familière *(ça) fait que*. Toutefois une autre variante française – *donc* – se démarque de son homologue anglais et également des deux autres formes françaises de par sa croissance avec des coefficients de spécificité de 132,52 chez ceux nés entre 1961 et 1980, et de 268,87 chez les informateurs de la dernière génération à l'étude. Ce constat est corroboré par d'autres recherches (Bigot, 2016 ; Blondeau, Mougeon et Tremblay, 2019 ; Boissonneault, 2023 ; Martineau et Séguin, 2016 ; Mougeon et Beniak, 1991; Mougeon, Nadasdi et Rehner, 2009b).

d) Cas particuliers

Trois lexèmes présentent des cas particuliers : les adjectifs *rough* et *tough* et le verbe *mouver*.

Comme on le voit au tableau 10, les emprunts *rough* et *tough* peuvent tous deux se rendre en français, soit par *dur*, soit par *difficile*, selon les circonstances. *Rough*, qui prédomine au cours des trois premières générations (chez les informateurs nés entre 1880 et 1940), semble céder la place à *tough* dans les générations subséquentes, mais sans le supplanter complètement. De même, la première variante française – *dur* –, plus familière, avait préséance dans le discours des informateurs au début du siècle dernier, mais cette forme, bien qu'elle se maintienne toujours, semble céder la place à son homologue *difficile* chez les plus jeunes informateurs. Toutefois ces deux lexèmes peuvent aussi se traduire par *hard* en anglais, ce qui rend l'analyse difficile. De surcroît, les deux emprunts et leurs deux variantes françaises peuvent revêtir une certaine synonymie[13].

Tableau 10
Quelques cas particuliers

	1880-1899	1900-1920	1921-1940	1941-1960	1961-1980	1981-2000
rough	0,84	-0,38	0,56	-0,53	-0,61	-0,56
tough	0,24	-2,03	-0,45	3,93	-0,35	1,47
difficile	-4,41	-0,61	0,36	0,31	0,94	7,18
dur	-4,39	3,82	0,67	0,63	2,15	-1,85
mouver	0,63	0,33	-0,18	-0,20	-0,68	-0,62
déménager	-0,71	0,44	1,13	2,18	-2,24	-2,04
bouger	-0,27	-0,85	2,04	-0,40	0,53	-0,14
déplacer	-2,32	1,99	-0,20	0,66	-0,15	-0,14

Quant au verbe *mouver*, il peut avoir deux sens. Il y a d'abord le sens de *bouger* ou de *déplacer* quelque chose ou quelqu'un. Ces deux variantes – selon ce que veulent exprimer les informateurs – demeurent d'usage dans

leur discours. De façon générale, comme l'indiquent les coefficients de spécificité, les informateurs privilégieront généralement ces deux lexèmes français au verbe *mouver* (-0,14 contre -0,62). Cependant, dans son deuxième sens, celui de *déménager*, on note la préséance de *mouver*, chez les informateurs nés depuis 1961.

4.3. Vérification de l'usage des emprunts à l'anglais selon la concentration des francophones

Si l'analyse des probabilités d'usage des emprunts a mis en relief la non-linéarité des parcours de ces emprunts d'une génération à l'autre (section 4.1.), celle des probabilités d'usage des variantes de langue française (section 4.2.) a permis de mieux voir le parallélisme qui s'instaure dans l'usage des deux langues. Une troisième analyse s'ajoute à ces constats. Comme les écrits antérieurs l'ont souligné (Golembeski, 1999 ; Martineau et Séguin, 2016 ; Martineau et Moreno, 2018), un informateur qui habite un milieu franco-majoritaire aurait davantage tendance à privilégier le lexème ou la locution de langue française. À l'inverse, celui qui réside dans un milieu franco-minoritaire aurait tendance à privilégier le lexème ou la locution de langue anglaise. C'est cette vérification que nous proposons ici.

Nous avons donc modalisé chacune des localités de résidence des informateurs selon qu'elles sont franco-majoritaires (FM) ou anglo-majoritaires (AM). La concentration des francophones a certes fluctué au cours des 120 dernières années, mais à ce jour, les communautés entourant le Grand Sudbury (Azilda, Blezard Valley, Hanmer, Chelmsford, Noëlville, Saint-Charles et Warren), celles en périphérie de North Bay (Field, Mattawa, Sturgeon Falls et Verner) et la ville de Hearst demeurent franco-majoritaires[14]. Quant aux villes de Sudbury, de North Bay et de Timmins[15], elles ont toujours été franco-minoritaires et les francophones y représentent entre le quart et le tiers de la population.

L'analyse est probante : les probabilités d'usage des emprunts à l'anglais sont en effet plus élevées, dans près de trois quarts des instances (72,9 %), lorsque les informateurs habitent une localité majoritairement anglophone. On le voit très bien pour les trois adverbes : *alright*, *steady* et *down*. Par exemple, les coefficients pour le lexème *down* sont de 3,47 en milieu anglo-majoritaire (AM) et de -4,00 en milieu franco-majoritaire (FM). Il en est de même pour cinq des adjectifs de notre liste. Ainsi, à titre d'exemple, il est beaucoup plus probable que le lexème *cheap* soit utilisé en milieu anglo-majoritaire (1,33 AM) qu'il ne le soit en milieu franco-majoritaire (-1,03 FM). Il en est de même pour *cool* (-2,35 AM / -7,77 FM). Les adjectifs qui font exception à cette tendance comprennent *tough*, qui, comme on l'a vu précédemment, est d'usage plus récent, et deux formes naturalisées, *lousse* et *smarte*. Retenons que *smart*, prononcé [smɑɹt] demeure plus probable en milieu anglo-majoritaire qu'en milieu franco-majoritaire (1,16 AM / -0,81 FM).

Au chapitre des verbes, neuf des douze lexèmes sont d'usage plus probable dans leur forme anglaise (*parker* : 2,01 AM / -1,59 FM ou *délivrer* : 6,51 AM / -4,56 FM) lorsque les informateurs habitent des communautés anglo-majoritaires. Les trois verbes qui affichent des probabilités d'usage plus élevées en milieu franco-majoritaire sont *phoner* (tout comme le fera le substantif *phone*), *runner* (un verbe hautement polysémique) et *shipper*. Dans ce dernier cas, cependant, l'homologue français *envoyer* sera lui aussi plus probant en milieu franco-majoritaire qu'il ne l'est en milieu anglo-majoritaire.

En sachant que le substantif est la forme la plus sujette à l'emprunt, il ne surprend guère que près des deux tiers des substantifs anglais (60 %) soient d'usage plus probable lorsque les francophones habitent une localité où ils sont minoritaires. Il s'agirait des emprunts *boss* (15,32 AM / -15,80 FM), *building* (6,23 AM / -5,36 FM), *foreman* (15,62 AM / -11,58 FM) et *refinery* (12,88 AM / -11,49 FM) où les écarts entre la variante anglaise et la variante française sont plus substantiels.

Les trois locutions retenues affichent elles aussi une plus grande probabilité d'usage en milieu anglo-majoritaire : *I guess* (8,39 AM / -24,70 FM), *(oh) my God* (0,89 AM / -2,77 FM) et *oh boy* (0,61 AM / -0,45 FM). Il en est de même pour les conjonctions : *anyway* (1,19 AM / -1,52 FM) et sa variante *anyways* (14,08 AM / -13,22 FM), *like* (-0,28 AM / -21,58 FM), *so* (178,83 AM / -287,85 FM) et pour l'adverbe *whatever* (0,88 AM / -12,29 FM).

Quant aux homologues français de ces emprunts, un peu moins de la moitié (44,2 %) affichent des indices de probabilité d'usage plus élevés lorsque les informateurs habitent une localité majoritairement francophone. C'est le cas de *seau* (3,93 AM / 5,16 FM) qui fait concurrence à *bucket*, de *pas cher* (1,32 AM / 2,03 FM) qui fait concurrence à *cheap* et de *magasin* (-1,34 AM / 5,37 FM) plutôt que *shop*. Des analyses plus poussées, tenant compte de la complexité d'autres variables en jeu, permettraient d'approfondir adéquatement ce phénomène.

5. Conclusion

Nous posions au début de ce texte la question de savoir si l'usage des emprunts lexicaux et locutionnels à l'anglais chez les francophones du Nord-Est ontarien progressait ou régressait. L'enquête menée par Thomas laissait entrevoir une anglicisation croissante, mais elle indiquait également des différences intergénérationnelles que l'auteur a analysées dans une approche de synchronie dynamique. Les constats du chercheur ouvraient ainsi la porte à une réflexion plus poussée et à une vérification de ses résultats. C'est l'exercice auquel nous nous sommes prêtés.

Les résultats indiquent qu'il y a des changements d'une génération à l'autre pour ce qui est de l'usage des emprunts, mais aussi de celui des formes françaises de ces mêmes emprunts. Ces changements laissent entrevoir à la fois des progressions et des régressions quant aux emprunts qu'utilisent les francophones du Nord-Est ontarien. C'est dire que des locutions et des lexèmes empruntés à l'anglais ainsi que des lexèmes de langue française s'ajoutent aux répertoires linguistiques des informateurs de notre corpus. Ce va-et-vient entre l'usage d'emprunts et le maintien des formes françaises s'opère dans le parler des locuteurs au fil des générations. Les tendances que nous avons observées ne sont cependant pas de nature statique : il s'agit de processus en cours, d'où l'idée de synchronicité et de dynamisme.

Les résultats indiquent-ils qu'il y a déclin de l'usage du français ? Qu'il y a anglicisation de la langue ? Nos constats invitent à la prudence. Le phénomène de l'emprunt a souvent mauvaise presse en milieu minoritaire que tout un chacun décrit couramment comme un phénomène irréversible. Il s'agit là d'une généralisation qui ne tient pas compte des facteurs qui agissent sur la préséance de l'usage d'emprunts à l'anglais ou sur celle du maintien et de l'usage des formes françaises. La perception que se font les locuteurs des emprunts, comme l'a étudié Thomas, est l'un de ces facteurs et donne une indication de la valeur sociale attribuée au français. Le taux de concentration des locuteurs francophones dans leur localité et leur niveau d'instruction en sont d'autres. Ces facteurs, loin d'être les seuls, comme l'ont démontré au fil des ans les recherches sociolinguistiques, interagissent et peuvent contribuer à augmenter le recours à l'anglais ou à le diminuer. Comme nos analyses l'illustrent, il importe d'en tenir compte pour rendre justice à la complexité du phénomène.

Notes

[1] Je tiens à remercier les deux évaluateurs ou évaluatrices externes ainsi que ma collègue Renée Corbeil, qui m'ont fait part de commentaires judicieux sur ce texte.

[2] Pour plus d'informations sur cette enquête historiographique, voir Boissonneault (2020).

[3] La distribution des années de naissance des informateurs se présente comme suit : 23,7 % sont nés entre 1880 et 1899 ; 42,4 % le sont entre 1900 et 1920 ; 5,9 % entre 1921 et 1940 ; 5,9 % entre 1941 et 1960 ; 11,0 % entre 1961 et 1980 ; et 11,0 % sont nés entre 1981 et 2000.

[4] La répartition des lexèmes retenus par Thomas se composait de 7,6 % d'adjectifs, de 5 % d'adverbes, de 1,5 % de conjonctions, de 51 % de substantifs, de 25,2 % de verbes et de 9,6 % de locutions et interjections.

[5] Interface de R pour les analyses multidimensionnelles de textes et de questionnaires, version 0.7 alpha 2.

[6] Le coefficient de spécificité donne l'indice de probabilité qu'un mot – ici un lexème ou une locution – relève de l'une des modalités des variables à l'étude. Plus le coefficient sera élevé, plus il est probable que le mot y soit

associé (valeur positive). Une valeur négative indique qu'il est peu ou moins probable que le mot y soit associé. Un coefficient de zéro indique une probabilité nulle.

[7] Le substantif *frigidaire* est, en fait, un emprunt naturalisé de l'anglais à partir d'une marque de réfrigérateur. Les informateurs du corpus à l'étude n'utilisent pas ce dernier lexème.

[8] Nous avons aussi relevé quelques occurrences de la variante familière *siau* dans le discours des informateurs, mais elles étaient insuffisantes pour en faire l'analyse.

[9] Une autre variante française est d'usage – *chauffer* – mais nous n'avons pas pu la vérifier étant donné le double sens que revêt ce verbe : chauffer un char (pour conduire) et chauffer quelque chose (pour dire qu'on le rend plus chaud).

[10] *Building* peut aussi être traduit par *édifice* et *immeuble*. Or, il y avait trop peu d'occurrences de la première forme et aucune de la seconde dans le corpus pour que nous puissions en faire l'analyse.

[11] Les informateurs prononcent cette variante [ãtukɑ] : il ne s'agit pas de *en tous les cas* qui seraient prononcés [ãtekɑ] ou [ãtwekɑ]. La variante française de ce marqueur (*en tout cas*) et ses variantes anglaises *anyway* et *anyways* sont utilisés dans le discours des informateurs à la fois en tant que connecteur logique que pour marquer le renforcement.

[12] La présence du lexème *cook* peut être attribué au fait que plusieurs des informateurs ont travaillé comme bûcherons dans des chantiers et où l'on appelait la personne responsable de cuisiner les repas le ou la *cook* et le lieu où les repas étaient préparés, la *cookerie*.

[13] Les adjectifs *rough* et *tough* peuvent se rendre de bien d'autres façons en français. Les homologues français *dur* et *difficile* ont été choisis en fonction du sens que les informateurs leur donnaient dans leurs discours. Nous sommes aussi consciente que les deux emprunts ne sont pas toujours interchangeables.

[14] Les données du recensement canadien de 2021 indiquent clairement que la ville de Hearst est franco-majoritaire : le français est langue maternelle de 84,4 % de la population, mais il y est la première langue officielle parlée à 86,3 %. En 2016, 52,0 % de la communauté de Chelmsford déclarait le français comme langue première. Il a été impossible d'obtenir les données statistiques pour les autres communautés – classées comme franco-majoritaires – qui ont été amalgamées, en 2001, dans ce que l'on appelle le Grand Sudbury. Le français est langue maternelle de 22,6 % de la population du Grand Sudbury, et la première langue officielle parlée à 22,5 % (Statistique Canada, 2022).

[15] La ville de Timmins est anglo-majoritaire : 32,5 % de la population a le français comme langue maternelle et 32,4 % l'utilise comme première langue officielle parlée. Il a également été impossible d'obtenir les données statistiques pour plusieurs des petites communautés entourant North Bay. En 2016, 62,3 % de la population de Sturgeon Falls et 61,7 % de celle de Verner était de langue maternelle française. North Bay est cependant anglo-majoritaire : 11,3 % déclare le français comme langue maternelle et 10,9 % comme première langue officielle parlée (Statistique Canada, 2022).

Bibliographie

Bigot, D. (2016). Identité et variation linguistique : les données de Casselman (Ontario). *Revue du Nouvel-Ontario*, *41*, 233-272.

Boissonneault, J. (2016). Rétrospective sur le français parlé en Ontario. *Revue du Nouvel-Ontario*, *41*, 197-231.

Boissonneault, J. (2020). Perspectives ethnolinguistiques sur une population du Nord-Est ontarien. *Cahiers Charlevoix. Études franco-ontariennes*, *13*, 249-321.

Boissonneault, J. (2023). "En tout cas, c'est comme genre correct, fait que" : de l'usage de marqueurs chez les francophones du Nord-Est ontarien. *Cahiers Charlevoix. Études franco-ontariennes*, *14*, 111-165.

Blondeau, H., Mougeon, R. et Tremblay, M. (2019). Analyse comparative de *ça fait que*, *alors*, *donc* et *so* à Montréal et à Welland : mutations sociales, convergences, divergences en français laurentien. *Journal of French Language Studies*, *29*, 35-65.

Golembeski, D. (1999). *French language maintenance in Ontario, Canada: A Sociolinguistic portrait of the community of Hearst* [Thèse de doctorat, Indiana University].

Grosjean, F. (2015). *Parler plusieurs langues. Le monde des bilingues*. Albin Michel.

Jackman, F. (2016). *Les usages et leurs propriétés distinctives de whatever comme marqueur d'approximation en chiac* [Mémoire de maîtrise, Carleton University].

Léglise, I. et Alby, S. (2013). Les corpus plurilingues, entre linguistique de corpus et linguistique de contact : réflexions et méthodes issues du projet CLAPOTY. *Faits de langue*, *41*, 95-122. https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00880453 (consulté le 10 octobre 2022).

Léglise, I. et Chamoreau, C. (2013). Variation and change in contact setting. Dans I. Léglise et C. Chamoreau (dir.), *The Interplay of Variation and Change in Contact Settings* (p. 1-20). John Benjamins. https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00800099 (consulté le 10 octobre 2022).

Martineau, F. et Moreno, A. (2018). Un continuum minoritaire/majoritaire : *comme*, *genre* et *like* au Québec et en Ontario. Dans F. Martineau, A. Boudreau, Y. Frenette et F. Gadet (dir.), *Francophonies nord-américaines. Langues, frontières et idéologies* (p. 385-414). Presses de l'Université Laval.

Martineau, F. et Séguin, M.-C. (2016). Le Corpus FRAN : réseaux et maillages en Amérique française. *Corpus*, *15*, 55-87. https://journals.openedition.org/corpus/2925 (consulté le 10 octobre 2022).

Martinet, A. (1990). La synchronie dynamique. *La linguistique*, *26*(1), 13-23.

Melanson, N. (1996). *Choix linguistiques, alternances de langues et emprunts chez des Franco-Ontariens de Sudbury*. Série monographique en sciences humaines de l'Université Laurentienne, no. 4.

Mougeon, F. (1995). Les emprunts lexicaux à l'anglais comme marqueurs de variation sociolinguistique dans le français de France et du Canada. Dans J. Cotnam et J. M. Paterson (dir.), *La didactique à l'œuvre : perspectives théoriques et pratiques* (p. 94-107). Canadian Scholars' Press.

Mougeon, R. (2000). Les emprunts au vocabulaire de base de l'anglais en français ontarien. Dans D. Latin et C. Poirier (dir.), *Contacts de langues et identités culturelles. Perspectives lexicographiques* (p. 29-43). Presses de l'Université Laval.

Mougeon, R. et Beniak, É. (1991). *Linguistic Consequences of Language Contact and Restriction: The Case of French in Ontario, Canada*. Oxford University Press.

Mougeon, R. et Nadasdi, T. (1996). Discontinuités variationnelles dans le parler des adolescents franco-ontariens. *Revue du Nouvel-Ontario*, *20*, 51-76.

Mougeon, R., Nadasdi, T. et Rehner, K. (2009a). Évolution de l'alternance *je vas* / *je vais* / *je m'en vas* / *je m'en vais* / *m'as* dans le parler d'adolescents franco-ontariens (1978-2005). Dans L. Baronian et F. Martineau (dir.), *Le français d'un continent à l'autre. Mélanges offerts à Charles Morin* (p. 327-373). Presses de l'Université Laval.

Mougeon, R., Nadasdi, T. et Rehner, K. (2009b). Évolution de l'usage des conjonctions et locutions de conséquence par les adolescents franco-ontariens de Hawkesbury et de Pembroke (1978-2005). Dans F. Martineau, R. Mougeon, T. Nadasdi et M. Tremblay (dir.), *Le français d'ici : études linguistiques et sociolinguistiques sur la variation du français au Québec et en Ontario* (p. 145-184). Éditions du Gref.

Papen, R. et Hallion, S. (dir.) (2014). *À l'ouest des Grands Lacs : communautés francophones et variétés de français dans les Prairies et en Colombie-Britannique*. Presses de l'Université Laval.

Péronnet, L. (1989). Analyse des emprunts dans un corpus acadien. *Revue québécoise de linguistique théorique et appliquée*, *8*(2), 229-251.

Perrot, M.-È. (2018). Comparer les emprunts à l'anglais dans les variétés de français acadien : méthodes et enjeux. Dans L. Arrighi et K. Gauvin (dir.), *Regards croisés sur les français d'ici* (p. 113-130). Presses de l'Université Laval.

Petras, C. (2016). *Contact de langues et changement linguistique en français acadien de la Nouvelle-Écosse : les marqueurs discursifs.* L'Harmattan.

Poplack, S. et Dion, N. (2012). Myths and facts about loanword development. *Language Variation and Change*, *24*, 279-315.

Poplack, S. et Sankoff, D. (1984). Le trajet linguistique et social des emprunts. *Revue québécoise de linguistique*, *14*(1), 141-186.

Poplack, S., Sankoff, D. et Miller, C. (1988). The social correlates and linguistic processes of lexical borrowing and assimilation. *Linguistics*, *26*(1), 47-104.

Roy, J. (2011). *Xman est back en Huronie*. Éditions David.

Statistique Canada (2022). *Profil du recensement, Recensement de la population 2021*, produit nº 98-316-X2021001 au catalogue de Statistique Canada https://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2021/dp-pd/prof/index.cfm?Lang=F (consulté le 30 octobre 2022).

Thomas, A. (1996). Où en sont les recherches sur la prononciation franco-ontarienne? *Revue du Nouvel-Ontario*, *20*, 41-50.

Thomas, A. (2004). Phonetic norm vs. usage in advanced FL2. *International Review of Applied Linguistics*, *42*, 365-382.

Thomas, A. (2013). L'anglicisation du vocabulaire dans le Nord-est ontarien francophone. *Revue de l'Université de Moncton*, *44*(2), 137-165.

Trésor de la langue française au Québec. (2023). *Index lexicologique québécois* (ILQ). www.tlfq.org/ilq

Walker, D. C. (2005). Le français dans l'Ouest canadien. Dans A. Valdman, J. Auger et D. Piston-Hatlen (dir.), *Le français en Amérique du Nord. État présent* (188-205). Les Presses de l'Université Laval.

Annexe 1. Liste des locutions et des lexèmes retenus, selon leur nature, leur sens et les corpus dans lesquels ils se trouvent

	Lexème/locution	**Nature**	**Extrait**	**Corpus***
1	alright	adv.	c'était *alright* dans leur temps qu'ils étaient capables de marcher tout ça (INF 52)	NC/AT
2	anyway(s)	adv.	*anyways* en fin de compte je pouvais pas rester là (INF 85)	NC/AT
3	bad	adj.	mais on avait jamais eu de *bad* luck (INF 52)	NC
4	bill	subst.	il ouvrait son portefeuille là pis il comptait des *bills* de vingt | des bills de cent piastres (INF 49) on allait à la fin du mois payer notre *bill* (INF 63)	NC
5	blaster	verbe	ils vont prendre une drill | ils vont faire un trou pis ils vont le *blaster* (INF 86)	NC/AT
6	boat	subst.	il y avait des certains *boats* qui avaient quatre rameurs (INF 26)	NC
7	boss	subst.	parce que la compensation ça lui donnait pas un bon nom lui au *boss* (INF 92)	NC/AT
8	bucket	subst.	il pognait la *bucket* pis il la transportait | pis il allait les vider (INF 95)	NC
9	building	subst.	c'était une *building* toute faite en roches (INF 82)	NC
10	bus	subst.	si vous voulez embarquer avec moi à place de prendre le *bus* (INF 74)	NC
11	canne	subst.	quasiment à tous les soirs on mangeait du ragoût en *canne* (INF 90)	NC/AT
12	charger	verbe	c'était free | on *chargeait* rien pour couper les cheveux pis faire la barbe (INF 57)	NC/AT
13	cheap	adj.	c'était *cheap* dans ce temps-là | hein | c'est pour ça qu'il faisait pas assez d'argent (INF 38)	NC/AT
14	checker	verbe	tu faisais pas rien sans *checker* comme il faut là pour faire certain (INF 94)	NC/AT

15	chum	subst.	un de mes *chums* qui restait pas loin de chez nous (INF 66)	NC
16	cook	subst.	c'était une bonne *cook* madame X (INF 6)	NC
17	cool	adj.	on m'en avait parlé | c'est beau | *cool* | okay (INF 110)	NC/AT
18	cottage	subst.	les celles qui appartenaient les *cottages* | ah oui | pour les touristes (INF 65)	NC
19	crique	subst.	il voulait pas se bâtir contre le *crique* là | ouin | parce que l'eau montait là aussi (INF 27)	NC
20	délivrer	verbe	on avait la boîte *délivrée* à porte là-bas (INF 71)	NC
21	doctor	subst.	j'avais mal dans le tail bone pis j'ai été voir mon *doctor* (INF 88)	NC
22	dompe	subst.	ben faullait qu'ils aillent mener ça à la *dompe* (INF 62)	NC
23	down	adv.	quand ils clampaient sur quelque chose eux autres | ils shut *down* tout (INF 88)	NC
24	domper	verbe	ils charroyaient ça là à partir de Callender allé à Astorville | après ça ils *dompaient* leur bois là (INF 68)	NC/AT
25	driver	verbe	j'ai *drivé* des trucks (INF 91)	NC
26	foreman	subst.	si les hommes s'entendent pas avec leur *foreman* | ben là ça fait des frictions (INF 11)	NC/AT
27	fridge	subst.	dans ce temps-là | il y avait pas de *fridge* ou à rien de ça (INF 56)	NC
28	grocerie(s)	subst.	c'est lui qui achetait la *grocerie* pis touT (INF 3) à Toronto c'était les magasins et pis comme les *groceries* là | les épiceries (INF 17)	NC
29	I guess	loc.	*I guess* si tu as un tattoo à cause que tu as du cancer (INF 98)	NC/AT
30	high school	subst.	j'ai été au *high school* à Chelmsford (INF 88)	NC/AT
31	highway	subst.	aujourd'hui il y a le gros *highway* de Bonfield là | le gros dix-sept (INF 69)	NC

32	hook	subst.	il te pognait là drette comme ça là comme un | avec le *hook* (INF 71)	NC
33	like	conj.	*like* je comprends pas ton affaire (INF 98)	NC/AT
34	lousse	adj.	c'était du foin *lousse* là là | à faire ça en vailloche (INF 24)	NC/AT
35	lunch	subst.	on apportait notre *lunch* le midi (INF 75)	NC/AT
36	maintenance	subst.	j'ai travaillé ouvrier là | oui | pis | euh | sur la *maintenance* (INF 10)	NC
37	manager	subst.	so le *manager* a dit ça a coûté trop cher || il était pour me clairer (INF 91)	NC
38	mouver	verbe	j'ai venu au monde à Ottawa mais on a *mouvé* à Rockland (INF 7)	NC
39	(oh) my God	loc.	comme *oh my God* | c'est super beau (INF 98)	NC/AT
40	oh boy	loc.	*oh boy* | je m'en rappelle pas pantoute | c'est pas comme aujourd'hui certain (INF 64)	NC/AT
41	parker	verbe	mon engin était déjà *parké* à South-Mine pis j'utilisais un truck pour aller au smelter (INF 91)	NC
42	partner	subst.	comme c'est moi pis mon *partner* qui avaient commencé || c'est nous autre qu'on a fait la job (INF 91)	NC/AT
43	phone	subst.	ils ont poussé pour avoir ces *phones*-là | les two ways (INF 88)	NC
44	phoner	verbe	il dit *phone* moi || je lui ai *phoné* une heure après (INF 89)	NC
45	refinery	subst.	on s'est battu pour avoir la | la *refinery* icitte à Blind River (INF 7)	NC
46	rough	adj.	il y en avait toujours un dans gang qui était le plus tough | le plus *rough* (INF 73)	NC/AT
47	rubber	subst.	il y en avait en *rubber* pis il y en avait comme en feutre tu sais (INF 67)	NC
48	runner	verbe	c'était la municipalité qui *runnait* ça dans le temps-là (INF 73)	NC

49	shipper	verbe	il avait essayé de faire du bois de papier pis il *shippait* aux États-Unis (INF 30)	NC
50	shop	subst.	il y avait des Anglais qui tenaient des *shops* || ils vendaient de la viande (INF 35)	NC/AT
51	smart(e)	adj.	il était *smart* ce chien-là pis il s'est en revenu (INF 43)	NC/AT
52	so	conj.	j'avais passé un médical || ils m'ont pas appelé *so* j'avais pas de job (INF 84)	NC/AT
53	steady	adv.	regarde les blue jays […] || il y en a à peu près deux qui viennent *steady* là même sur ces grosses mangeoires-là (INF 82)	NC/AT
54	steam	subst.	tu chauffais ça dans le boiler pour faire de la *steam* pour faire marcher le moulin (INF 57)	NC/AT
55	strike	subst.	tu fais pas de profits de même tu sais | non non | quand tu vas en *strike* (INF 90)	NC
56	tough	adj.	tu avais un tattoo parce que tu étais *tough* | pas à cause de | tu sais ce que je veux dire (INF 98)	NC/AT
57	township	subst.	il a été conseiller pis après ça il a été maire || après ça il a été surintendant du *township* (INF 52)	NC
58	watcher	verbe	on était après *watcher* un show (INF 90)	NC/AT
59	whatever	adv.	le petit gars ou la petite fille *whatever* | celle qu'elle a amené (INF90)	NC/AT

* Corpus NC = lexème ou expression relevé dans notre corpus ; Corpus AT = lexème ou expression relevé par Alain Thomas